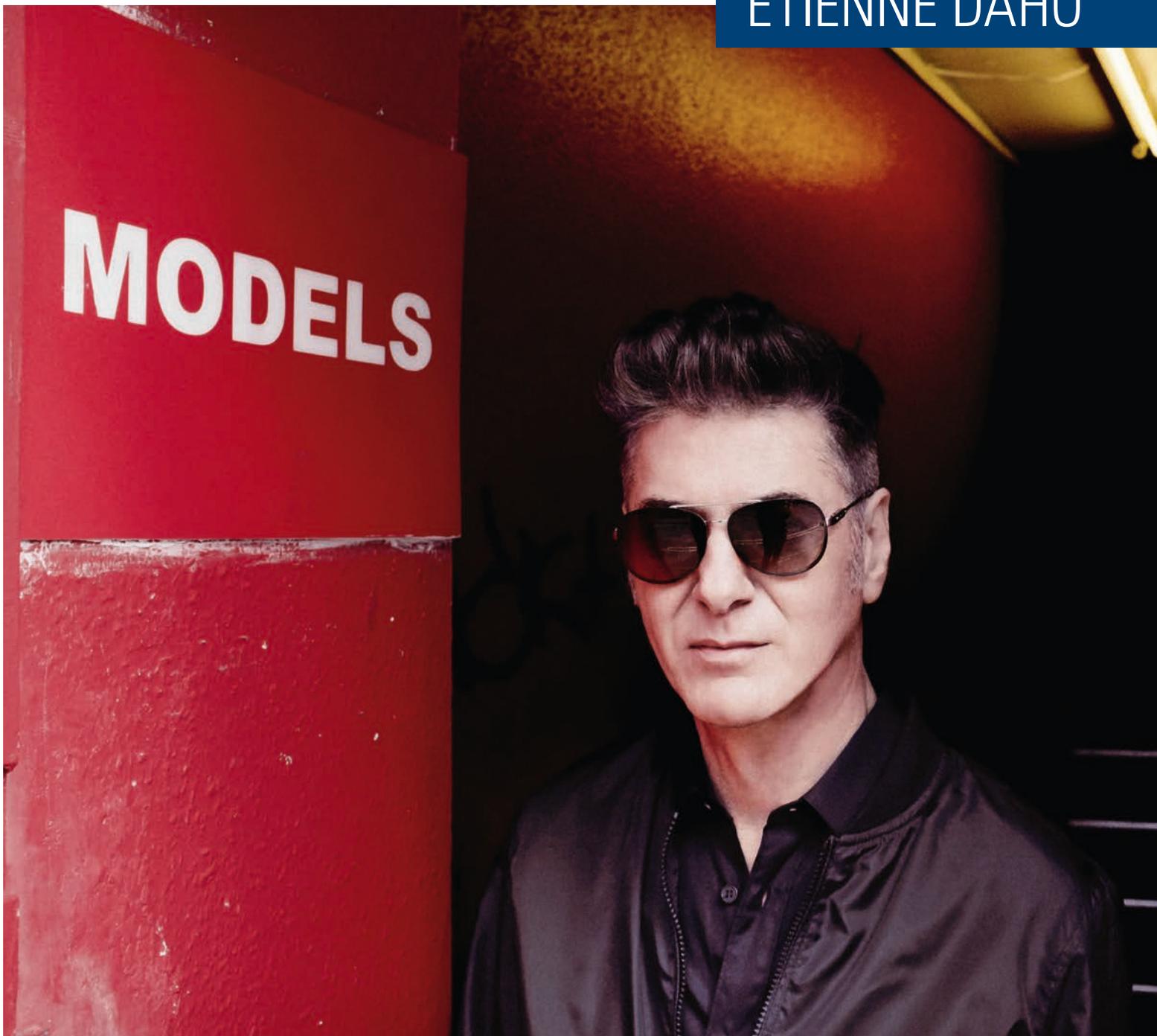


*“Une vie de musicien,
c’est une vie d’ascète”*

ÉTIENNE DAHO



IL A L'ÂME D'UN ÉPICURIEN. DES HAUTS ET DES BAS, AUSSI. DES CHANSONS MAGNIFIQUES ET DES SECRETS BIEN GARDÉS. SA LONGUE TOURNÉE, "DISKÖNOIR", PASSERA LE 30 OCTOBRE AU FORUM DE LIÈGE ET LE 31 AU CIRQUE ROYAL À BRUXELLES.

PAR YETTY HAGENDORF PHOTO RICHARD DUMAS MERCI À L'HÔTEL PARTICULIER

Derrière sa nature affable, Étienne Daho dissimule avec délicatesse ses aspérités. Sa vie, pleine comme un œuf, regorge de mystères qu'il n'a pas envie de dévoiler. La diversion est ferme et habile quand on évoque ce fils qu'il a eu à l'âge de 17 ans et qu'il ne connaît pas. À d'autres moments, il témoigne avec douceur quand on aborde l'intime. Il devient même très drôle quand, au milieu de notre conversation, surgissent en caquetant bruyamment deux grosses poules appartenant à l'Hôtel Particulier où nous nous sommes donné rendez-vous. Le choix du lieu n'était pas anodin : Monsieur Daho habite juste à côté de cet hôtel luxueux, au cœur de Montmartre.

Votre tournée s'appelle "Diskönoir", votre dernier album s'intitule "Les chansons de l'innocence retrouvée". Comment choisissez-vous vos titres ?

En réalité, l'album aussi devait s'appeler "Diskönoir", car je le voulais à la fois disco et noir. Mais il n'est ni l'un ni l'autre. À Londres, où je l'ai composé, j'ai découvert dans l'appartement que je louais une édition des "Chants de l'innocence" de William Blake et le titre m'est alors apparu comme une évidence. Très souvent, le nom de l'album précède les chansons. Je mets du

temps à le trouver. Un titre, c'est à la fois un guide et un cadre qui me permet d'avancer.

Toutes vos chansons comportent-elles une part autobiographique ?

Oui, sans exception. Je n'ai aucune imagination ! Comment font les artistes qui écrivent un voyage autour du monde, assis dans leur chambre ? Je dois avoir vécu les choses pour en parler. Mes chansons sont très personnelles. Et plus les événements que je vis sont difficiles et douloureux, plus mes textes sont riches. Quand je suis d'humeur joyeuse, j'ai envie d'en profiter, surtout pas de me mettre au travail !

Vous évoquez aussi l'état du monde...

Oui, il me préoccupe. J'en parlais déjà dans mon album "Réévolution", en 2003. On ne peut pas vivre dans une société où

règne le tout mercantile, la tête collée derrière un écran. Il faut retrouver les bars où l'on s'engueule et où l'on grandit les uns avec les autres. Redonner sa place à la philosophie et aux arts... Chaque génération réinvente le monde. Je suis optimiste pour l'avenir.

Beaucoup de jeunes chanteurs vous considèrent d'ailleurs comme un "père"...

Je ressens plus d'affinités avec eux qu'avec les gens de mon âge ! Les trentenaires ont une énergie et un

enthousiasme qui me parlent. Je ne leur ai rien demandé, ce sont eux – Lescop, Perez, François Marry, Yan Wagner... – qui m'ont désigné et j'en suis ravi !

Pourquoi partez-vous systématiquement à l'étranger pour composer vos albums ?

Pour écrire, j'ai besoin de mettre de la distance avec le quotidien et de me fondre dans l'anonymat. Je quitte ma maison, mes amis, la personne qui partage ma vie et je m'installe seul dans un appartement que je loue. Je l'ai fait à Ibiza, à Barcelone mais, le plus souvent, c'est à Londres que je vais. Pour mon dernier album, j'y suis

resté un an et demi. Comme à Rennes, je m'y sens chez moi. Les albums que j'y ai composés sont parmi mes préférés. Londres est une ville de musique, dynamique et créative. Elle est propice à l'inspiration et me donne le sentiment de faire partie d'un mouvement qui va de l'avant. Je suis d'ailleurs très anglo-saxon dans l'âme, je bois beaucoup de thé et avec un coup dans le nez, je peux danser sur les tables !

La Belgique ne vous a jamais tenté ?

Si, j'aime beaucoup le mode de vie des Belges. Chaque fois que je m'y rends, je me dis que j'y vivrais bien. Mes petits camarades Dominique A et François

Marry s'y sont installés. J'ai été tenté, mais c'est un peu trop proche de Paris et j'y suis un peu trop connu que pour passer inaperçu. À Londres, j'arrive encore à me faufiler dans les bars, les concerts, à aller à la piscine, à prendre le métro. J'ai besoin d'être plongé dans le réel pour alimenter mes chansons.

Le succès serait-il un frein à la création ?

La notoriété a de bons côtés, elle me permet de faire, depuis trente ans, le métier dont j'ai toujours rêvé. Mais le succès isole. Il modifie les comportements des gens face à vous. Ils essaient d'éviter de vous regarder mais, en même temps, ils ne peuvent pas s'en empêcher. Notre époque a fabriqué des paparazzis en puissance. Vous êtes au restaurant, vous avez une conversation personnelle avec un ami et tout à coup, vous vous apercevez que vous êtes filmé. Les gens vous apprécient ou vous rejettent, souvent pour des raisons qui vous échappent. Préserver une part de mystère est capital. Je me livre beaucoup dans mes chansons, mais je n'ai pas envie de partager mon slip avec le monde entier (rires) !

Est-ce pour cette raison que vous faites autant attention à votre image ?

Je fais attention parce que je suis vieux ! J'ai presque 60 balais et j'ai envie d'être bien sur les photos. Je suis soucieux, difficile et pointilleux quand je suis dans la représentation. Mais en dehors de mon travail, je ne prête pas attention à mon apparence.

On n'est pas vieux à 58 ans !

En fonction de la lumière, je passe de 30 à 80 ans (rires) ! J'ai faim d'expériences et le sentiment d'avoir vécu une vie très intense et très riche. Mais je ne laisse rien au hasard parce que je veux atteindre quelque chose de beau.

Qui auriez-vous envie de remercier pour avoir guidé votre parcours ?

Tous les artistes qui m'ont influencé





© Richard Dumas

À Londres, dans le quartier de Soho. Là où ont été tournées des scènes du film préféré d'Etienne Daho : "Deep end" de Jerzy Skolimowski (1970).

dans ma jeunesse et mon adolescence : Jacques Dutronc, Françoise Hardy, Bobby Lapointe, Boris Vian, Charles Trenet, tous les Yéyés, Syd Barrett et bien sûr Lou Reed, Velvet Underground, David Bowie dont j'ai la discographie complète en vinyles.

Comment la musique s'est-elle immiscée dans votre vie ?

D'après mes parents, je savais dès l'âge de 2 ans quel disque je voulais mettre, je reconnaissais la pochette, je choisisais la face. C'était plié pour moi dès la petite enfance ! Mes deux sœurs aînées m'ont fait découvrir la pop soul, Marvin Gaye, les Supremes... mes tantes géraient une brasserie avec un juke-box, dont je récupérais les disques. J'ai tout de suite compris que pour moi, ce serait la musique ou le caniveau !

La scène est-elle essentielle pour vous ?

Je ne pense qu'à ça quand j'écris une chanson. Je m'interroge sur l'énergie qu'elle peut dégager dans une salle. Et

je ne m'épargne pas, je fais souvent des phrases très longues qui ne me permettent pas de respirer, impossibles à chanter sur scène ! Je turbine en permanence, ma tête est saturée de musique. Et quand je bloque, je sors, je bouquine, je vais voir des expositions d'art contemporain.

Vos rêves alimentent-ils vos chansons ?

Le sommeil est très propice à la création. Pendant longtemps, j'ai eu un dictaphone sur ma table de nuit, à présent, c'est un téléphone portable. "Le grand sommeil" est une chanson dont j'ai rêvé, "Bleu comme toi" et "L'homme qui marche" aussi. Parfois, la chanson me taraude toute la nuit, parfois, elle est là au réveil et je n'ai plus qu'à l'écrire.

Quand vous pensez à votre enfance, où se nichent vos souvenirs de bonheur ?

Mon père nous a abandonnés, ma

mère, mes deux sœurs et moi, quand j'avais 4 ans. Il s'appelait aussi Étienne Daho. Pendant la guerre d'Algérie, il a quitté Oran pour la France. Ma mémoire a tout mélangé. Son départ, l'horreur de la guerre, le pensionnat à 4 ans et l'insouciance des années en bord de mer, au Cap Falcon, à une vingtaine de kilomètres d'Oran. Ma

famille, très aimante, m'a transmis les valeurs essentielles : être droit, résisté, ne pas se plaindre ni s'auto-apitoyer.

Vous n'êtes jamais retourné en Algérie ?

Jamais. Je me suis construit sur des absences, des manques, j'ai bâti un être solide capable de traverser l'existence en évitant la plupart du temps le chaos. J'ai peur de tout détricoter. Le pays que j'ai connu, celui où les communautés de toutes cultures et toutes religions vivaient très bien ensemble, n'existe plus. L'envie d'y retourner est contrebalancée par le danger de tout ébranler. Je >

Je sais ce qu'est la vie. Elle a un sens et elle est belle

ne parle pas arabe, je n'ai aucun sentiment d'appartenance, aucune racine. Je suis à la fois breton, algérien, français et londonien.

Vous avez été élevé par votre mère, vos deux sœurs, vos quatre tantes... cela vous a-t-il rendu plus à l'aise vis-à-vis des femmes ?
J'ai le souvenir de femmes très belles, très joyeuses. Mais je suis très peu tombé amoureux. Les grandes histoires d'amour se comptent sur les doigts d'une main. J'ai aussi eu deux grands-pères, très forts, très dignes. Et puis, j'ai écrit une chanson sur mon père car, pardonner, c'est essentiel. Que puis-je lui reprocher ? C'était un hédoniste. Je suis devenu le même... Ça rend compréhensif (rires) !

Une vie de couple réussie, c'est quoi pour vous ?

Aucune idée, je déteste la notion de couple, je ne vois pas l'intérêt du mariage. Une seule règle me convient : ne pas vivre ensemble à temps plein. Le plus grand amour de ma vie, c'est la musique. La personne qui partage ma vie est obligée de s'en accommoder. Et puis, je ne souscris qu'à l'amour-passion. Pour vivre des choses fortes,

il faut créer la distance, le manque, il faut se battre. L'autre doit toujours rester un trophée.

Allez-vous facilement au-devant des autres ?

Quand quelqu'un me plaît, je fonce. Mais j'ai peu de copains et de ce fait, je m'organise pour que les gens avec qui je travaille soient aussi mes amis. Une vie de musicien, c'est une vie d'ascète.

Les années qui passent ont-elles apaisé vos tourments ?

Jeune homme, j'étais romantique, jusqu'au-boutiste, farouche, intransigeant. Je me donnais une apparence de légèreté mais, un jour, le vernis a craqué, le masque est tombé. Sans la musique, je n'aurais pas survécu. L'autodestruction de la jeunesse ne dure qu'un temps. Je sais ce qu'est la vie. Elle a un sens et elle est belle.

Quels souvenirs avez-vous gardé des excès des années 80 ?

J'y ai repensé récemment, car mes vieux albums ressortent. On a tendance à enjoliver cette période-là. Je me suis éclaté, j'ai fait n'importe quoi, pris plein de choses qu'il ne fallait pas, touché à tout dans la joie et la

bonne humeur. À l'époque, si vous ne le faisiez pas, vous étiez *out-cast*, pas cool. Mais en 1987, j'ai fait un énorme plongeon après l'album "Pop Satori". Ce fut un électrochoc. J'en suis sorti vivant avec la ferme résolution de tout faire pour devenir meilleur.

La mort vous fait-elle peur ?

Pas du tout. L'an dernier, j'ai eu une grave péritonite, je suis arrivé à l'hôpital avec un livre, "Please kill me" (il rit), et ma brosse à dent, pensant y rester deux jours. J'y ai passé deux mois à cause d'une septicémie. J'étais le seul à être persuadé que j'allais guérir et je n'ai jamais eu peur. J'en suis sorti maigre comme un clou, mais porté par l'envie de terminer mon disque. J'ai pris ce châtement comme un appel à la vie.

Croyez-vous en Dieu ?

J'ai grandi dans une famille très catho. J'allais à l'église mais pour de mauvaises raisons : j'étais amoureux d'une petite fille de mon école que je pouvais observer pendant l'office. Aujourd'hui, il m'arrive de mettre une bougie pour les gens que j'ai perdus. X

Les chansons de l'innocence retrouvée, Étienne Daho, 2013, Universal Music.

4 DATES

1956 | Naissance à Oran (Algérie). **1981** | Premier disque d'or avec "Mythomane". **1991** | La "Dahomania" atteint son paroxysme avec "Paris Ailleurs". **2013** | Cinquième album de platine: "Les chansons de l'innocence retrouvée".

9 La première fois que je suis monté sur scène, c'était le 18 du mois et il y avait 18 chansons. Depuis, je ne cesse de retrouver des multiples de 9 sur mon chemin. Pourtant, au tarot, c'est le chiffre de l'ermite. Il est replié sur soi. Pas très flatteur !

En taxi

À Paris, c'est infernal de se garer et à Londres, avec la conduite à gauche, je deviens un meurtrier en puissance. Donc, je circule en taxi. Je bavarde avec les chauffeurs. L'un d'entre eux avait une très belle voix, je l'ai branché avec un copain réalisateur pour faire une voix off.

ICÔNE

J'aime beaucoup Camus. Il évoque l'ambiance, le climat de l'Algérie que j'ai connus. Je possède la collection complète de ses livres dans des éditions disparates. Je les ai tous annotés.

